

Livre de l'Exode, chapitre 2, versets 1 à 13

Un homme de la tribu de Lévi s'en alla prendre une fille de la même tribu. La femme conçut, enfanta un fils, vit qu'il était beau et le cacha pendant trois mois. Ne pouvant le cacher plus longtemps, elle lui trouva une caisse en papyrus, l'enduisit de bitume et de poix, y mit l'enfant et la déposa dans les joncs sur le bord du Fleuve. La sœur de l'enfant se posta à distance pour savoir ce qui lui adviendrait. Or, la fille du Pharaon descendit se laver au Fleuve, tandis que ses suivantes marchaient le long du Fleuve. Elle vit la caisse parmi les joncs et envoya sa servante la prendre. Elle ouvrit et regarda l'enfant : c'était un garçon qui pleurait. Elle eut pitié de lui : « C'est un enfant des Hébreux », dit-elle. Sa sœur dit à la fille du Pharaon : « Veux-tu que j'aie appelé une nourrice chez les femmes des Hébreux ? Elle pourrait allaiter l'enfant pour toi. » – « Va », lui dit la fille du Pharaon. Et la jeune fille appela la mère de l'enfant. La fille du Pharaon lui dit : « Emmène cet enfant et allaite-le-moi et c'est moi qui te donnerai un salaire. » La femme prit l'enfant et l'allaita. L'enfant grandit, elle l'amena à la fille du Pharaon. Il devint pour elle un fils et elle lui donna le nom de Moïse, « car, dit-elle, je l'ai tiré des eaux ».

Or, en ces jours-là, Moïse, qui avait grandi, sortit vers ses frères et vit ce qu'étaient leurs corvées. Il vit un Égyptien frapper un Hébreu, un de ses frères. S'étant tourné de tous côtés et voyant qu'il n'y avait personne, il frappa l'Égyptien et le dissimula dans le sable. Le lendemain, il sortit de nouveau : voici que deux Hébreux s'empoignaient. Il dit au coupable : « Pourquoi frappes-tu ton prochain ? »

Évangile selon Luc, chapitre 10, versets 25 à 37

Et voici qu'un spécialiste de la Loi, pour l'éprouver, se leva et lui dit : « Maître, que dois-je faire pour hériter de la vie éternelle ? » Jésus lui répondit : « Dans la Loi qu'est-il écrit ? Comment lis-tu ? » Il lui répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton être, de toute ta force et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même. » Jésus lui dit : « Tu as bien répondu. Fais cela et tu auras la vie. »

Mais lui, voulant se justifier, dit à Jésus : « Et qui est mon prochain ? »

Jésus reprit : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, il tomba aux mains de bandits qui, l'ayant dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à moitié mort. Il se trouva qu'un prêtre descendait par ce chemin ; il vit l'homme et passa à bonne distance. Un lévite de même arriva en ce lieu ; il vit l'homme et passa à bonne distance. Mais un Samaritain qui était en voyage arriva près de l'homme : il fut ému dans ses entrailles lorsqu'il le vit. Il s'approcha, banda ses plaies en y versant de l'huile et du vin, le chargea sur sa propre monture, le conduisit à une auberge et prit soin de lui. Le lendemain, il sortit deux pièces d'argent, les donna à l'aubergiste et lui dit : "Prends soin de lui, et si tu dépenses quelque chose de plus, c'est moi qui te le rembourserai quand je repasserai."

Lequel des trois, à ton avis, s'est montré le prochain de l'homme qui était tombé aux mains des bandits ? » Le spécialiste de la Loi répondit : « C'est celui qui a fait preuve de bonté envers lui. » Jésus lui dit : « Va et, toi aussi, fais de même. »

Méditation :

À un spécialiste de la Loi, de la Torah, c'est-à-dire de cette première partie de la Bible qui abonde en commandements, Jésus donne comme modèle un Samaritain.

La Bible nous raconte qu'à la mort du roi Salomon, fils de David, un conflit de pouvoir engendre un schisme : Au sud, le royaume de Juda, avec Jérusalem pour capitale. Au Nord, le royaume d'Israël ou royaume d'Ephraïm, du nom de la tribu la plus importante, avec Sichem comme capitale.

Cette séparation ajoutée aux déplacements de population effectués par l'empire Assyrien, conduira les Judéens à penser les Samaritains comme impurs dans leur culte : ils ne seraient pas totalement descendant des tribus d'Israël et plus encore, ils rendent un culte sacrificiel à Dieu sur le mont Garizim près de Sichem et donc ailleurs qu'à Jérusalem. Comme souvent, ils se trouva des personnes des deux côtés pour mettre de l'huile sur le feu et, de conflits en conflits, les mémoires conduisirent certains Judéens à se servir du terme de « samaritain » comme insulte : « N'avons-nous pas raison de dire que tu es un samaritain et que tu as un démon ? » lisons-nous dans l'Évangile selon Jean.¹

Mais Jésus, que pense-t-il, lui, des Samaritains ? À la Samaritaine qu'il a rencontré au bord d'un puits, il a dit : « Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous adorons ce que nous connaissons ».² Il reconnaît donc que les Samaritains rendent bien un culte à Dieu, que cela soit sur leur montagne ou à Jérusalem. Simplement, il fait le constat qu'il leur manque des connaissances. C'est donc en quelque sorte un pas totalement spécialiste de la Torah que Jésus donne comme modèle à notre légiste !

Mais Jésus oppose également notre Samaritain avec un prêtre et un lévite, le premier étant une personne chargée du culte sacrificiel, de la bénédiction de l'assemblée et des rites de purification, tandis que le second est chargé de la gestion matérielle du Temple, et tout les deux sont chargés d'enseigner la Torah.

Alors pourquoi ne portent-ils pas assistance au blessé ? Une explication possible est qu'il paraît à moitié mort. Or, s'ils touchent un mort, ils se rendent impurs. Pour le dire simplement, ils ne peuvent plus signifier la plénitude de la vie et exercé au Temple pendant un certains temps, comme le préconisent certains commandements de la Torah. Pureté et impureté n'étant pas ici des critères moraux mais servant pour signifier, par contraste et dans notre cas, la valeur de la vie face à la mort.

1 Évangile selon Jean, chapitre 8, au verset 48

2 Évangile selon Jean, chapitre 4, au verset 22

Mais revenons aux deux questions qui ont été posées par Jésus au spécialiste de la Torah. On retient souvent la première : « Dans la Loi, qu'est-il écrit ». Mais on peut oublier la seconde : « Comment lis-tu ? »

Autrement dit, il ne s'agit pas seulement de connaître la Bible – ce que fait très bien le spécialiste de la Torah, ainsi que le prêtre et le lévite de l'histoire, mais de la comprendre, d'en vivre l'esprit – ce que fait très bien le Samaritain.

La Bible – que Jésus appelle les Écritures, sans jamais y mettre l'adjectif sainte – n'est pas un tout, un bloc monolithique. Il y a du “jeu” dans chacune de ces parties – la loi, les prophètes, les autres écrits, les évangiles et les autres textes du Nouveau Testament – et du jeu entre ces parties.

L'homme et sa relation à Dieu ne sont pas intemporels : ce que Dieu a fait connaître à l'homme et ce que l'homme en a compris, à raison et à tort, n'est donc pas sans lien avec la longue histoire des hommes qui contient progrès et parfois régressions. Autrement dit, la connaissance de Dieu comme de l'homme ne se fait pas en dehors de l'univers conceptuel de ce dernier, des connaissances qu'il a de lui-même comme de son environnement et de son recul par rapport à ses propres croyances.

Cela peut amener à considérer entre chaque partie des continuités, des ruptures, des choses devenues caduques, des choses qui peuvent nous paraître désormais étranges, “exotiques” comme ces rites extérieurs de pureté, et des choses au contraire universelles. On y trouve également différents courants de pensée qui cohabitent. Pour ne citer qu'un exemple, l'un met en avant un lien positif entre Dieu et la royauté à travers la dynastie davidique, tandis que l'autre n'hésite pas à parler du risque de ce régime politique et des égarements des rois, même les plus fameux.

« Qu'est-il écrit ? » Nous n'allons pas changer le texte. Mais « Comment lis-tu ? » cela nous concerne. Et c'est bien là que se jouent les conflits entre Jésus et les Pharisiens. Là où est notre liberté et notre responsabilité. Oui, il est écrit que toucher un mort rend impur, mais le plus important n'est-il pas de sauver un homme quitte à être privé de culte pour un temps ? « Allez-vous comprendre ? Ce n'est pas le sacrifice que je veux, mais la miséricorde »³, le fait d'être pris aux entrailles comme le Samaritain voyant l'homme à moitié mort et donc encore à moitié vivant. La miséricorde, c'est bien cela : le fait de voir la réalité ET de se laisser toucher. Voir et se laisser toucher : c'est le même mouvement qui a conduit la fille de Pharaon à adopter Moïse, alors que Moïse lui était étranger : elle, fille de l'homme le plus puissant d'Égypte, lui, fils d'un peuple de migrants mis en servitude.

3 Évangile selon Matthieu, chapitre 9, au verset 13

Dans ce rapport à la Bible, dans ce « comment lis-tu », la question du prochain n'est pas anodine. Le rapport au prochain est un élément central de l'histoire de l'humanité et de l'histoire de notre humanité personnelle, de leurs régressions et de leurs évolutions. Il y a ceux que nous pouvons estimer êtres nos proches (ceux de notre famille, ceux de notre "tribu", ceux de notre peuple...) et tous les autres que nous pouvons estimer être étrangers à ces groupes, n'y appartenant pas.

Même dans une appréhension plus universelle de l'homme, il peut y avoir ceux dont nous estimons que les pensées, les attitudes, les traits ou autre nous sont étrangers. On identifie un individu à cela, comme s'il ne s'agissait plus que d'une seule entité, même si cet individu peut être son propre enfant ou celui dont on disait qu'il était l'un de nos meilleurs amis ou celui dont on disait qu'il était bon citoyen de notre pays. Sa présence peut alors être perçue comme un scandale et l'on en vient à désirer le renier, à souhaiter son exclusion ou son départ sous une forme plus ou moins violente.

Si la question du prochain fut posée à Jésus, c'est que le rapport au prochain est aussi un élément central dans le peuple d'Israël et de son histoire. Le livre de l'Exode, dans le passage que nous avons entendu, raconte que Moïse, issu de la tribu des Lévitiques mais adopté comme fils à la cour de Pharaon, fut témoin de deux rixes, de deux bagarres violentes. Lors de la première, où un Égyptien frappait un Hébreu, il tua cet Égyptien. Lors de la seconde qui opposait deux Hébreux, il ne fit pas acte de violence, mais dit à l'un d'eux : « Pourquoi frappes-tu ton prochain ? ».

Dans le livre du Lévitique, il est écrit : « N'aie aucune pensée de haine contre ton frère, mais n'hésite pas à réprimander ton compatriote pour ne pas te charger d'un péché à son égard. Ne te venge pas, et ne sois pas rancunier à l'égard des fils de ton peuple : c'est ainsi que tu aimeras ton prochain comme toi-même. C'est moi le Seigneur. »⁴

Le prochain est ici le compatriote et non l'étranger. Moïse se reconnaît désormais Hébreux, mais par exclusion, au point de tuer un Égyptien dans une forme de violence quasi xénophobe.

Dans le livre du Deutéronome, au chapitre 15, il existe des règles concernant une septième année de remise de dettes, mais elle concerne là aussi les membres du peuple d'Israël : « L'étranger, tu pourras le contraindre. Mais ce que tu possèdes chez ton frère, tu lui en feras remise. »⁵

Cependant, il est aussi écrit dans le livre du Lévitique : « Quand un émigré viendra s'installer chez toi, dans votre pays, vous ne l'exploiterez pas. Cet émigré installé chez vous, vous le traiterez comme un indigène, comme l'un de vous. Tu l'aimeras comme toi-même, car vous-mêmes avez été des émigrés dans le pays d'Égypte. C'est moi, le Seigneur, votre Dieu. »⁶

4 Lévitique, chapitre 19, versets 17 et 18

5 Deutéronome, chapitre 15, verset 3

6 Lévitique, chapitre 19, versets 33 et 34

Même si l'amour du prochain, dans la législation biblique liée au peuple d'Israël, concerne avant tout l'amour du compatriote ; l'émigré, c'est-à-dire l'étranger géographiquement le plus proche de soi, est également appelé à être aimé. Le Dieu d'Israël s'est manifesté comme un Dieu libérateur d'un peuple d'émigrés. Voilà pourquoi, s'il y a l'appel à une remise de dette qui constitue un acte de libération pour ses compatriotes, il y a également un appel à aimer les émigrés, dans les deux cas pour agir à l'image de Dieu.

Agir à l'image de Dieu est un appel récurrent : « Soyez saints, car je suis saint, moi, le Seigneur, votre Dieu ». ⁷ De même, après un appel à aimer jusqu'à ses ennemis, Jésus a dit : « Vous donc, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » ⁸ Mais de quelle perfection s'agit-il ? Comment lire ? Que comprendre ?

Pour cela, Jésus-Christ, venu se faire proche de tout homme, invite à considérer les choses différemment : non plus se demander qui est notre prochain, mais se demander comment on peut être le prochain de toute personne.

Voilà comment Jésus lit la Bible. Il en voit la richesse et les limites et vient y exprimer ce qu'il faut en entendre pour être, comme il l'a dit à la Samaritaine, les vrais adorateurs qui adorent Dieu notre Père non plus à Jérusalem ou à Sichem, mais en esprit et en vérité ; adoptant l'autre, même celui qui lui est étranger ou étrange, l'adoptant comme un frère ou une sœur d'une commune humanité.

La parabole nous fait comprendre que nous n'avons pas à sélectionner nos amis, nos proches, mais bien à choisir d'être nous-mêmes le point de départ de la fraternité, de l'amour relationnel. Oui, à toujours être ce point de départ, même si pour la suite nos moyens ne sont plus suffisants et qu'il faille passer par d'autres intermédiaires à l'image de l'auberge de la parabole. ⁹

Alors à nous aujourd'hui, cette parole nous est redite : « Va et, toi aussi, fais de même ». Non plus seulement « comment lis-tu ? » mais également « comment agis-tu ? ». Car c'est ainsi que nous pouvons recevoir – autant que nous pouvons donner – la vie éternelle en partage.

Amen

⁷ Lévitique, chapitre 19, au verset 2

⁸ Évangile selon Matthieu, chapitre 5, verset 48

⁹ L'auberge et l'aubergiste qui peuvent être vus comme une solidarité qu'elle soit individuelle, collective ou institutionnelle, ou finalement les trois ensemble, avec chacune leurs forces et leurs limites.